

Mon petit frère, Javier, s'arrête net quand nous quittons le couvert des grands cèdres. Devant nous, sur un vaste terrain ouvert et verdoyant, se dresse un monstrueux vaisseau. Une gigantesque mante religieuse d'acier et de verre. Il m'agrippe le poignet.

— Petra... ?

Tout au bout du terrain, je devine une réplique exacte de notre vaisseau. Avec la distance, il semble deux fois plus petit que le mastodonte devant nous. Je cherche des yeux le troisième avant de comprendre qu'il a déjà dû décoller. Papa nous explique que le contact a été perdu après un ultime signal radar, alors qu'il approchait d'Alpha du Centaure.

— T'inquiète, tout va bien, dis-je à mon petit frère.

Je l'incite à avancer alors que, comme lui, je voudrais faire demi-tour en courant.

Je pense à Lita, à mes professeurs et à mes camarades de classe. Je me demande ce qu'ils font en ce moment. Je refuse de les imaginer terrifiés et cherchant à se cacher de l'inévitable.

Je préfère visualiser Lita et *tía* Berta, sa sœur, allongées dehors sous la couverture rouge et noir à franges, en train de boire du café « amélioré » et de regarder le Serpent de Feu rentrer chez lui.

— *Berta ! Ce n'est pas le moment de lésiner !*

Lita penche la bouteille et verse un onctueux liquide brun dans son café.

— *Tu as raison, répond tante Berta. Inutile de le garder pour Noël prochain.*

Lita se sert encore une rasade. Elles entrechoquent leurs tasses en terre cuite, boivent une lampée et s'adossent, épaule contre épaule, contre le pacanier centenaire de tía Berta.

C'est l'image que je garderai d'elles.

Avant que mes parents soient sélectionnés, beaucoup de gens pillaient déjà les magasins. Quand j'ai demandé à maman pourquoi ils prenaient cette peine alors que tout aurait bientôt disparu, les larmes lui sont montées aux yeux.

— Les gens ont peur. Cela en pousse certains à faire ce dont ils ne se seraient jamais crus capables. Nous sommes mal placés pour juger qui que ce soit.

Je ne comprends toujours pas comment certains peuvent rester si calmes pendant que d'autres saccagent tout. Je devrais être heureuse que mes parents aient été choisis pour aller sur Sagan, la nouvelle planète. Au lieu de ça, j'ai la même impression que si on m'avait donné la dernière gorgée d'eau sur Terre, et que je l'avalais devant tout le monde.

Je lève les yeux vers la comète et lui fais la grimace. *Je te hais !*

Telles des fourmis rejoignant leur nid à la queue leu leu, mes parents, mon frère et moi traversons le pré en silence, accompagnés par plusieurs scientifiques et une famille qui compte un jeune garçon blond. En arrivant plus près du vaisseau, au lieu d'une piste

de décollage en ciment comme je m’y attendais, je ne discerne que de l’herbe rase.

Maman s’exprime avec calme.

— Quand on arrivera là-bas, tu n’auras même pas conscience que le temps a passé. Il n’y a rien à craindre.

Cependant, je vois qu’elle secoue doucement la tête, paupières serrées, comme si elle désirait oublier où nous sommes.

— Et quand on sera sur Sagan, continue-t-elle, on repartira de zéro. On vivra comme dans une ferme, en autosuffisance, et il y aura d’autres jeunes de ton âge.

Elle ne peut pas me reconforter. Je ne veux plus jamais me faire de nouveaux amis. J’ai même dû libérer Rápido, ma tortue, derrière chez Lita. Peut-être arrivera-t-elle à survivre à l’impact, bien cachée dans son terrier, et à vivre sa vie sans moi ?

— C’est nul, dis-je à mi-voix. Je ferais mieux d’évoquer mes problèmes de vue, comme ça on ne nous laisserait pas monter à bord.

Papa et maman échangent un regard. Maman m’attrape par le coude et me tire à l’écart. Elle sourit à l’autre famille qui nous dépasse.

— Qu’est-ce que tu racontes, Petra ?

Je sens monter mes larmes.

— Et Lita, alors ? On dirait que tu t’en fiches.

Maman ferme les yeux.

— Je ne peux même pas te dire à quel point c’est dur pour nous. (Elle souffle, puis me regarde.) Je suis désolée que ça te fasse aussi mal, mais ce n’est vraiment pas le moment, là.

— Quand, alors ?! Dans des centaines d’années, quand elle ne sera plus là ?

Quelques mètres devant nous, l’ado blond se retourne. Son père lui donne un coup de coude.

— Petra, on n’est pas certains de ce qui va se passer.

Maman leur jette un coup d’œil furtif, attrape le bout de sa tresse et le tournicote entre ses doigts.

— Je pense que tu mens, lui dis-je.

Elle regarde papa et pose une main sur mon bras.

— En ce moment, Petra, le monde ne tourne pas autour de ton nombril. Ça t’arrive de penser aux sentiments des autres ?

Je suis sur le point de répliquer que bientôt le monde ne tournera peut-être plus du tout, mais je sens comme une vibration dans mon bras. C’est maman qui tremble. Elle indique du doigt la direction d’où nous venons.

— Tu as bien vu les gens qui attendaient à l’entrée ? Ils donneraient tout pour monter à bord avec nous.

Je détourne les yeux. Je ne veux pas repenser à la femme qui tendait son alliance et son bébé vers le garde armé. « Pitié, pitié », répétait-elle en silence quand nous avons franchi le portail. Comme l’avait prédit la surveillance des réseaux, cette jeune

famille et des centaines d'autres avaient compris que le gouvernement cachait quelque chose ici.

Maman se baisse pour me regarder au fond des yeux.

— Tu veux repartir ?

Je repense à la mère avec son enfant, et j'imagine ce que ça me ferait si je ne revoyais jamais papa, maman ou Javier.

— Non.

Une femme et une jeune fille approchent, main dans la main. La fille porte un sweat à capuche avec une corne de licorne argentée. En passant, elle me dévisage avec suspicion.

— Suma, *tt-tt*, souffle sa mère.

La fille regarde ailleurs.

Maman jette un coup d'œil vers elle.

— Donc, tu veux bien garder tes opinions pour toi, pour l'instant ?

Elle se remet en marche et dépasse papa et Javier. Papa me fait les gros yeux en remuant la tête. Je saisis le message : il en a assez. Javier me rejoint en courant et trébuche sur un caillou. Il me tombe dans les bras, je le retiens de justesse avant qu'il s'étale par terre. Il me prend la main.

— T'inquiète, tout va bien, me rassure-t-il, répétant ce que je lui ai dit il y a quelques instants.

Cette fois, c'est lui qui me pousse à avancer.

J'inspire un bon coup quand nous arrivons au niveau de la rampe d'accès à la mante religieuse. La proue, vaste comme un

terrain de foot, nous surplombe. Les hublots alignés tout autour évoquent une bouche entrouverte dénudant de longues dents effilées. Deux immenses pattes arrière articulées arriment le vaisseau au terrain.

Au loin, des taches minuscules montent vers le ventre de l'autre insecte géant, qui doit décoller peu après le nôtre.

Javier montre du doigt deux compartiments ovales, semblables à des ailes, à l'arrière de notre vaisseau.

— C'est là qu'on sera ? demande-t-il.

Papa fait oui de la tête.

— C'est plus grand que mon école entière, souffle Javier.

— Eh oui, dit maman en affichant un sourire factice, comme si on était sur la route de Disneyland. Très peu de vaisseaux peuvent emporter autant de monde aussi loin.

— Et on sera endormis ?

— Comme pour une sieste.

La « sieste » en question est le seul point positif de toute cette histoire. Mais contrairement aux mini-siestes d'une demi-heure de mon petit frère, celle-ci va durer trois cent quatre-vingts ans.

3.

Je me demande comment j'ai fait pour ne pas comprendre ce qui se tramait quand j'ai surpris « par hasard » une conversation entre mes parents, une semaine avant le départ.

Ils avaient baissé la voix dans le salon – je connaissais la technique. Ça voulait dire que même si nous dormions (du moins en principe), ils ne voulaient pas courir le risque d'être entendus. J'ai arraché la tête de ma poupée American Doll Josefina et étalé ses cheveux bruns sur mon oreiller. Je ne jouais plus avec elle depuis déjà cinq ans, mais je la gardais sous la main exactement pour ces occasions-là.

Je suis sortie de ma chambre et je suis passée à pas de loup devant la porte de Javier. Son aquarium projetait assez de lumière pour que j'y voie dans le couloir. Un soupir si sonore qu'il aurait pu réveiller Josefina est sorti de sa chambre.

— Tu vas où, Petra ?

Je me suis dépêchée de le rejoindre, en faisant malgré moi grincer la porte.

— Nulle part. Je vais juste chercher un verre d'eau.

Il s'est poussé dans son lit pour me faire une place. Au lieu de son pyjama, il portait son sweat à capuche Gen-Gyro-Gang. Cela faisait trois jours qu'il ne le quittait plus. Depuis que des généticiens chinois avaient réussi à cloner un mammoth laineux, et que le bébé animal, surnommé Wally Wooly, était apparu sur la scène mondiale, tous les enfants de moins de 8 ans possédaient un sweat GGG avec Wally sur le devant, entre un bébé hypacrosaure et un dodo. Il m'a tendu son livre préféré, *Les Rêveurs* de Yuyi Morales. Une édition en vrai papier qui appartenait à papa quand il était petit. Ce bouquin était très vieux, il avait été écrit longtemps avant l'invention du librex et des générateurs d'histoires.

— Pas maintenant, Javier.

J'ai reposé le livre sur l'étagère au-dessus de son lit.

— Mais... a-t-il gémi.

L'espace d'une seconde, les voix de papa et maman se sont tues, et j'ai posé l'index sur mes lèvres.

— On est censés dormir.

En me penchant pour l'embrasser, je me suis cogné le petit orteil contre son sommier. J'ai plaqué une main sur ma bouche et je me suis écroulée à côté de lui sur le matelas.

— Désolé, m'a-t-il chuchoté.

J'ai grogné tout en massant mon orteil.

— Ce n'est pas ta faute. C'est moi qui n'ai pas vu.

À cause de mes saletés d'yeux.

Javier m'a pris la main.

— Ne t'en fais pas, Petra. Je serai tes yeux, moi.

Un nœud s'est formé dans ma gorge et je me suis blottie contre lui. J'ai pris sa main et passé mes doigts sur sa tache de naissance en forme de constellation, un ensemble de petits points bruns au creux de son pouce. C'était un message muet, connu de nous seuls. Je me suis calée contre son oreiller, ma tête contre la sienne, et nous avons regardé sa grenouille naine africaine faire des allers-retours entre le fond et la surface de l'aquarium. Avec ses pattes minces et ses pieds palmés, on aurait dit une petite tomate hérissée de quatre cure-dents.

— Tu la nourris trop, elle est vraiment bouboule.

— Justement, je l'ai appelée *Gordita*.

J'ai pouffé de rire et continué de caresser sa tache de naissance jusqu'à ce que son souffle ralentisse. La maman dessinée sur le dos de son livre nous observait d'en haut. Ses yeux et sa bouche exprimaient la bonté, comme ceux de Lita.

Je me suis glissée hors du lit. Comme il faisait sombre dans le couloir, j'ai pensé qu'il valait mieux que j'avance jusqu'au salon pour écouter. J'y suis allée à tâtons, en tâchant de ne me cogner dans rien, et j'ai continué à quatre pattes jusque derrière le canapé.

— C'est un peu morbide, disait maman. Cent quarante-six personnes, exactement le nombre de Moniteurs sur chaque vaisseau, c'est le minimum pour que l'humanité perdure avec une diversité génétique suffisante, au cas où nous mourrions tous.

Entre eux, mes parents passaient leur temps à émettre des hypothèses scientifiques pour s'amuser. J'ai cru que c'était encore une de leurs conversations d'intellos.

Maman a continué.

— Ça me donne l'impression que les Moniteurs se sacrifient pour nous.

— Ce n'est pas par hasard qu'ils ont été choisis pour cette mission, a répondu papa.

— Mais on fera tous le voyage.

— Ils sont quand même passagers. Et on ne sait pas précisément ce qui nous attend. Qui sait si leur vie sera meilleure ou pire que la nôtre ?

La conversation semblait de moins en moins théorique. Dix heures ont sonné à la pendule de la cuisine.

— Allume le journal, a dit papa en se tournant vers l'écran.

Je me suis un peu redressée pour regarder entre les coussins du canapé.

« Ce soir, nous nous rendons au Forum mondial pour la paix, où un mouvement international est en train de prendre de l'ampleur. (La présentatrice a haussé les sourcils sans qu'une seule ride vienne barrer son front.) Ce... nouveau mouvement intéressant a fait l'objet de beaucoup de louanges, mais il a essuyé encore plus de critiques. »

Un homme aux cheveux coupés ras sur les tempes et au nez pointu a pris la parole. Sa voix douce contrastait avec ses traits acérés.